

Hugh B. Urban, *The Economics of Ecstasy. Tantra, Secrecy, and Power in Colonial Bengal*

New York, Oxford University Press, 2001, XVIII + 286 p. (préface de Wendy Doniger) (bibliogr., tablx., index)

André Padoux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/923>

DOI : 10.4000/assr.923

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2003

Pagination : 63-170

ISBN : 2-222-96739-2

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

André Padoux, « Hugh B. Urban, *The Economics of Ecstasy. Tantra, Secrecy, and Power in Colonial Bengal* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 124 | octobre - décembre 2003, document 124.50, mis en ligne le 25 octobre 2005, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/923> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.923>

devait être ressemblant et accompagnait toujours la tablette portant le nom posthume du défunt. Les inscriptions, lorsqu'elles sont présentes, peuvent être des biographies ou des poèmes commémoratifs.

Le dernier chapitre, « Innovation à l'intérieur de la tradition », traite de l'impact de la photographie et de l'histoire des portraits d'ancêtres depuis le milieu du XIX^e siècle. Par ailleurs, la découverte de nombreux faux et de portraits trafiqués destinés au marché de l'art occidental – les marchands brouillent l'origine des portraits, séparent les paires, effacent les inscriptions, reconstituent de fausses paires, transforment des portraits de femmes en hommes et des portraits Qing en Ming – pousse à définir des critères d'authenticité à partir de la base de données. On en revient donc à la question d'authenticité qui, bien qu'étant un « faux problème » comme l'affirment les AA. à la page 104 (en raison du grand nombre de copies et versions multiples), préoccupe naturellement les conservateurs de musées occidentaux.

En conclusion, *Worshipping the Ancestors* est un ouvrage qui s'imposait, tant dans le contexte des nouvelles préoccupations de l'histoire de l'art chinois que de l'évolution du marché de l'art qui lui est intimement liée. Il ne se présente pas comme un catalogue traditionnel séparant texte et notices, mais en chapitres illustrés par de nombreuses études de cas dans le texte et en légende des illustrations. Cette présentation qui a l'inconvénient d'obliger à chercher dans d'autres chapitres l'illustration auquel le texte réfère et implique d'inévitables répétitions, était pourtant nécessaire à la démonstration et fait du catalogue un véritable ouvrage académique. On peut regretter toutefois que la peinture de maîtres bouddhiques ne soit mentionnée qu'en passant et que l'influence de la peinture occidentale à la cour mandchoue ne fasse pas l'objet d'un sous-chapitre.

Isabelle Charleux.

124.50

URBAN (Hugh B.).

The Economics of Ecstasy. Tantra, Secrecy, and Power in Colonial Bengal. New York, Oxford University Press, 2001, XVIII + 286 p. (préface de Wendy Doniger) (bibliogr., tabl., index).

Ce travail repose sur une étude attentive des sources écrites (textuelles, littéraires, journalistiques) bengalaises auxquelles l'auteur a pu avoir accès, ainsi que sur une recherche de terrain de trois années (1994-1997) dans les milieux

kartābhajā bengalis. Il constitue, avec le volume de traductions, *Songs of Ecstasy*, qui l'accompagne, la première étude sérieuse et tentative d'explication dans une langue occidentale de la tradition ésotérique hindoue des Kartābhajā qui apparut au Bengale vers la fin du XVIII^e siècle. Elle y prospéra au XIX^e et au début du XX^e siècle et y existe encore aujourd'hui, comptant, semble-t-il un nombre appréciable de membres, avec la réputation d'une secte secrète qu'entoure une aura de mystère et de scandale due notamment aux pratiques rituelles sexuelles particulières qui seraient celles de ses membres.

L'intérêt de cette étude tient moins à la description qui y est donnée des comportements et pratiques des Kartābhajās – que les réticences des adeptes interrogés autant que l'obscurité des textes de la secte rendent assez sommaires – qu'à celle de leur idéologie et surtout du discours qui l'exprime : l'une et l'autre se sont constituées à partir du XVIII^e siècle au Bengale, c'est-à-dire dans une région indienne colonisée et qui se transformait économiquement sous l'effet de la présence britannique. D'où l'importance accordée par l'A. à l'examen tant du milieu socio-économique local que des changements dans l'idéologie et dans les comportements induits par l'évolution de ce milieu. De là, s'agissant d'un groupe initiatique fermé, dont les doctrines et les pratiques sont affirmées comme secrètes, l'importance attribuée par l'A. au langage utilisé par les Kartābhajās et, dès lors, au pouvoir que peut donner le secret dans la manipulation du capital symbolique : c'est l'attention portée par l'A. (fortement influencé par Pierre Bourdieu) aux stratégies du secret des techniques et de l'idéologie de l'extase recherchée dans la secte qui explique le titre de l'ouvrage. Celui-ci se divise en effet en trois parties dont l'énoncé montre déjà l'orientation intellectuelle : « The Secret of the Market Place: Historical Origins and Socioeconomic Contexts », « The Power of Secrecy: Esoteric Discourse and Practice », et « The Liability of Secrecy: Secrecy as a Source of Scandal and Slander, Elitism and Exploitation ». La conception de l'être humain et certaines pratiques rituelles des Kartābhajās étant assez proches de ce que l'on trouve dans d'anciens tantras et cette tradition ésotérique se rattachant, à certains égards, au mouvement tantrique bouddhique puis vishnouite bengali des Sahajiyās (XI^e-XV^e siècles.), l'A. aborde à plusieurs occasions la question plus générale des traditions et enseignements religieux hindous (ou bouddhiques) que l'on a coutume de nommer tantriques et qui ont été hypostasiés avec la notion née en Occident de tantrisme. Cela contribue à donner à cette excellente étude

(même si l'on ne suit pas l'A. dans toutes ses conclusions) et si on n'approuve pas toujours sa méthode) une dimension et un intérêt supplémentaires.

Les Kartābhajās font remonter leur secte à un fondateur plus ou moins légendaire, Aul Cand, qui aurait vécu de 1688 à 1779. Son enseignement apparaît comme ayant des liens avec celui du saint mystique Caitanya (XVI^e siècle), mais aussi et surtout avec celui des Sahajiyās qui trouvaient dans le corps humain, avec sa structure, ses éléments constitutifs (et ses sécrétions) la voie la plus directe et les moyens du salut. On y trouve aussi quelques éléments d'origine musulmane, la doctrine kartābhajā s'affirmant comme une « religion de vérité » dépassant hindouisme et islam. Si les Sahajiyās, qui, quelques siècles plus tôt, s'exprimaient littérairement en langue vernaculaire, contestaient déjà les doctrines établies, les Kartābhajās, dont la littérature (remontant pour l'essentiel au premier quart du XIX^e siècle) est en langue bengalie, vont sensiblement plus loin dans la contestation. Leur apparition et leur discours sont en effet liés au développement économique du Bengale du XVIII^e au XX^e siècle, époque où apparaissent de nouveaux clivages sociaux résultant du développement d'une société mercantile. Ils se présentent, dès lors, comme contestant non seulement la tradition religieuse brahmanique (tout en en reprenant – en en « bricolant » – des éléments), mais aussi, au moins à certains égards, l'ordre social établi ; d'où leur rejet par celui-ci. La place faite aux femmes dans la secte, leur rôle dans les rites secrets, étaient également sujets d'opprobre. H.B.U. résume bien la situation en notant à la fin de la première partie du livre (p. 90) que les Kartābhajās formaient intellectuellement une sorte de « contre-renaissance bengalie ». Ils reflètent, écrit-il, « an underworld of secrecy, ecstatic devotion, miracle and magic, in short of irrationalism » se posant face au réformisme éclairé, rationnel de la « renaissance bengalie » et notamment face au Brahmosamaj. Apparus en réaction aux changements sociaux et économiques du temps, ils transforment divers aspects des anciennes traditions tantriques en les adaptant aux conditions d'une époque nouvelle sous la forme d'une sorte de « popularized tantra » offrant un statut et un capital symbolique nouveaux à ceux qui s'étaient trouvés, dans un monde économique transformé, plus dépourvus que jamais de capital économique.

Ce capital symbolique, précise l'A. dans la deuxième partie, c'est un enseignement secret gardé caché tant par le silence des acteurs que

par le langage qu'ils utilisent : un discours codé, le *sandhābhaṣā*. Ce secret, en tant qu'il fonderait leur puissance, consisterait en fait moins à se taire ou à dire certaines choses en termes incompréhensibles pour le non initié qu'à souligner l'existence de choses secrètes, sources d'énergie cachée qui, à la fois affirmées et dissimulées, créent à travers les métaphores utilisées un « choc sémantique » ; la stratégie du discours métaphorique viserait dès lors, non à informer, mais à créer un trouble chez l'auditeur ignorant, cependant qu'en perturbant les structures conceptuelles habituelles des initiés, ce langage les amènerait, par une plongée dans une situation paradoxale, à la réalisation d'une réalité autre ouvrant la voie du salut. Ce langage est appelé, curieusement, « langue de la Monnaie » (*tyānkṣalī bol*) car sa caractéristique formelle est l'usage systématique de termes et d'images empruntés au monde économique, celui du marché, du bazar : celui du monde de l'East India Company qui domine alors le Bengale. À ce monde, les Kartābhajās opposent la « pauvre Compagnie » (*garib kompānī*), ou la « Compagnie folle » (*pāgal kompānī*), qui offre à ses membres, non la richesse, mais au contraire la pauvreté qui est possession des véritables biens spirituels. En s'appropriant ainsi le discours économique et politique du monde des dominants pour en charger les termes de valeurs toutes différentes, religieuses et spirituelles, les Kartābhajās opposent au marché du monde, source d'esclavage, celui de l'amour divin et de l'affranchissement salvateur. H.B.U. (qui voit là, un cas caractéristique des sociétés opprimées, de réappropriation symbolique et mystique subversive, par les exploités, des richesses du monde économique) donne rapidement (pp. 118-133) quelques exemples de cet usage du langage tirés notamment du grand texte de la secte, la *Bhaver Gītā* (cf. *infra* 124.86 *Songs of Ecstasy*).

Sur ce en quoi consiste le secret ainsi affirmé et dissimulé, l'A., dans le chapitre 5, « Secret Bodies. Physical Disciplines and Ecstatic Techniques », n'apporte, comme on l'a dit ci-dessus, guère de précisions. Il s'agit apparemment de pratiques de « physiologie mystique » assez semblables à celles que l'on trouve déjà mille ans plus tôt dans les tantras shivaïtes et les textes de yoga tantrique, pratiques dont certaines sont encore en usage chez d'autres que les Kartābhajās : non seulement parmi les tantrikas, mais aussi, au Bengale, chez certains Bauls (cf. *Arch.* 116.38). Elles reposent sur la représentation mentale intériorisée d'une structure corporelle imaginaire, avec ses centres et ses canaux où circulent les souffles vitaux, structure elle-même mise en correspondance avec celle du cosmos, la

maîtrise du corps amenant celle du monde et donc le salut par une identification cosmique transcendante. Cet état est parfois décrit comme une « mort en vie » (*jyante mara*). L'ascèse inclut des pratiques sexuelles rituelles particulières, à la fois moyens et effets de la domination du corps. Un tableau (p. 148) présente les correspondances micro-macrocosmiques mises ainsi en jeu, ainsi que la terminologie « commerciale » utilisée. Il peut être intéressant de noter ici, quant à la vision indienne du corps, que penser que sa maîtrise est la condition de celle du monde – et même de la réforme sociale – n'est pas propre aux milieux ésotérisants (cf. *Arch. 122.2*). L'A. le fait pertinemment remarquer. Il est toutefois plus difficile de le suivre quand il voit dans les pratiques tantriques une volonté de subversion sociale, ou dans un rite tel que celui de l'initiation sectaire, la *dīkṣā*, une déconstruction symbolique du corps socialement constitué, alors que la *dīkṣā* n'a de portée que rituelle et religieuse. Quant à la stratégie de subversion par usage notamment du sexe et de l'impur, même si elle est une façon pour les Kartābhajās de se poser en opposition avec l'ordre social établi/dominant, elle n'a, à mon sens, pas de valeur sociale effectivement subversive.

Mais la possession du secret et surtout sa manipulation n'ont pas que des aspects positifs et c'est ce qu'entend montrer la troisième partie de cette étude, « The Liability of Secrecy », titre que l'on peut trouver discutable, mais qui se justifie dans la perspective idéologique de l'A. Revenant d'abord sur les liens des Kartābhajās avec les mouvements tantriques bengalis (ce qui lui permet de toucher de nouveau à la question de la nature du phénomène tantrique), il montre que tout en s'affichant comme une « pauvre Compagnie », désintéressée et ayant pour base sociale des groupes sociaux « subalternes », les Kartābhajās se sont en fait donné une organisation structurée en trois classes où les maîtres spirituels, les *mahasay* (qu'il désigne comme des 'regional gurus'), transposant en quelque sorte des méthodes locales d'exploitation des terres codifiées par les Britanniques, se font entretenir, parfois somptueusement, par les membres ordinaires de la secte : « Elitism and Exploitation » est un des sous-titres de cette partie. L'ingénieuse théorie utilisée à cette occasion est que, leur corps appartenant en réalité à leur maître spirituel, les disciples doivent lui verser un droit d'usage de ce corps, une « corporal taxation » à laquelle s'ajoutent d'ailleurs, toujours au profit des mêmes, d'autres redevances. La foire annuelle, le *mela*, qui se tient chaque année à Ghospara et qui attire les foules est une occasion supplémentaire

d'enrichissement pour ces « spirituels-hommes-d'affaires ». On a ainsi le curieux cas d'une secte au départ tout à fait secrète et se posant en opposition à l'ordre socioreligieux dominant et au monde du commerce, qui finit, par un processus d'exotérisation et d'institutionnalisation, par s'affirmer dans ce monde qu'officiellement elle rejette.

Cette étude des « formes et stratégies » par lesquelles le secret pratiqué par une secte fonctionne dans le Bengale du XVIII^e siècle à nos jours mérite à tous égards lecture tant par l'information qu'elle apporte sur un groupe important, mais resté jusqu'à présent quasiment inconnu hors du monde bengali, que par l'examen et l'interprétation donnée au passage d'éléments plus généraux, notamment du domaine tantrique. Il y a là un travail sans doute un peu trop brillant et idéologique (la construction en est très tributaire de la pensée de Pierre Bourdieu, Michel Foucault et Michel de Certeau) et donc parfois un peu aventureux, mais certainement stimulant et, je crois, d'un intérêt incontestable.

(Peut-être puis-je signaler, à propos de la vision et des usages du corps en Inde, le volume *Images du corps dans le monde hindou*, dirigé par Véronique Bouillier et Gilles Tarabout, paru en 2002 au CNRS Éditions, car il rassemble des éléments intéressants.)

André Padoux.

124.51

YATES (Nigel).

Anglican Ritualism in Victorian Britain (1830-1910), Oxford, Oxford University Press, 1999, IX-454 p. (bibliogr., tabl., index, graphiques).

À partir des années 1840, la *Church of England* voit émerger le « ritualisme », qui s'apparente à un courant de pratiques rituelles et liturgiques empruntant au catholicisme un certain nombre de ses attributs (autel, vaisselle sacrée, vêtements sacerdotaux et des choristes, fréquente communion, position orientale du célébrant, voire usage de l'encens...). De ce fait, plusieurs réactions de protestants « high and dry » ont tenté de rejeter ces influences, sans réel succès. Souvent associé au « Mouvement d'Oxford » et à ses conséquences ultimes (la conversion au catholicisme), le ritualisme avait été peu étudié jusqu'à présent. N.Y., par ailleurs spécialiste reconnu d'architecture religieuse et de liturgie aux époques moderne et contemporaine, s'est donc interrogé afin de comprendre comment s'était dégagé ce mouvement, quels avaient été ses moyens de diffusion, quels facteurs pouvaient expliquer un